Corela

Cognition, représentation, langage

HS-33 | 2020

Textuel, textiel. Repenser la textualité numérique

Postface. Le texte est-il soluble dans le textiel ?

Jean-Michel Adam

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/corela/11938>

DOI : [10.4000/corela.11938](https://doi.org/10.4000/corela.11938)

ISSN : 1638-573X

Éditeur

Cercle linguistique du Centre et de l'Ouest - CerLICO

Référence électronique

Jean-Michel Adam, « Postface. Le texte est-il soluble dans le textiel ? », *Corela* [En ligne], HS-33 | 2020, mis en ligne le 24 septembre 2020, consulté le 13 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/corela/11938> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.11938>

Ce document a été généré automatiquement le 13 juillet 2021.

Corela – cognition, représentation, langage est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Postface. Le texte est-il soluble dans le textiel ?

Jean-Michel Adam

Il est [...] illusoire de vouloir affronter seul des problèmes qui appellent le dépassement des limites liées aux spécialisations disciplinaires et aux enjeux institutionnels. (Davallon et al. 2003 : 197)

- 1 Après avoir lu l'ensemble des contributions au présent volume de *Corela* et m'être (re)plongé dans un certain nombre de travaux cités dans ces articles, profitant du fait qu'Ingrid Mayeur et Marie-Anne Paveau ont eu l'élégance de me convier à un dialogue critique, je répondrai brièvement à certaines critiques de fond et formulerai quelques remarques et propositions.

1. Problèmes du texte et régimes sémio-médiologiques de textualisation

- 2 J'ai tenu à citer en exergue Davallon, Després-Lonnet (présente ici-même dans l'entretien avec Ingrid Mayeur), Jeanneret, Le Marec et Souchier, dont les travaux dans le domaine du *textiel* sont assez unanimement reconnus. Je pense, comme eux, que la complexité des problèmes du texte exige un dépassement des frontières et donc une très grande attention aux travaux menés dans d'autres disciplines. C'est ce que je me suis efforcé de faire depuis la publication du recueil collectif *Faire texte*, en 2015, sous la double impulsion, d'une part, de Marie-Anne Paveau pour les textualités numériques et, d'autre part, des linguistes réunis autour de *l'Encyclopédie Grammaticale du Français* pour la question des textualités orales et scripturales (les aspects techniques des paliers de l'analyse linguistique de la textualité dont je n'aurai pas le temps de parler ici seront détaillés dans la notice « Texte » de l'EGF¹).
- 3 Les critiques portant sur le caractère scripto/graphocentrique des sciences du texte constituées et de mes travaux en particulier sont tout à fait recevables. Cependant si

l'on peut reprocher aux travaux estampillés analyse de discours (AD) ou linguistique textuelle (LT) de ne pas assez prendre en compte les textualités numériques, on peut observer le même déficit pour ce qui concerne les textualités orales et les régimes mixtes de textualité. Les interactionnistes et autres analystes de la conversation ne placent quant à eux pas la question du texte au centre de leurs préoccupations. Or ce dont nous avons aujourd'hui besoin, c'est d'une approche générale de toutes les formes de textualité, d'une approche aussi unifiée que possible et qui tienne compte de l'ensemble des régimes sémio-médiologiques. Cette approche des formes de textualité doit être développée parallèlement à l'exploration des *genres de discours* car il n'est pas d'*effet de texte* sans *effet de généricité* (Adam 2014). C'est très précisément là que se croisent les objets centraux respectifs de la LT et de l'AD que ne peuvent qu'enrichir les travaux ethno-anthropologiques, conversationnalistes et interactionnistes, sémiotiques, ainsi que les recherches développées dans le domaine des nouvelles technologies de l'information et de la communication.

- 4 Le premier « verrou » qui bloquait la définition du concept de texte résidait dans la double dichotomie établie entre *texte-écrit* et *discours-oral*. C'est ce qu'illustre la formule de Ricœur, souvent reprise : « Le texte est un discours fixé par l'écriture ». Cette définition met l'accent sur une différence : « Ce qui est fixé par l'écriture c'est un discours qu'on aurait pu dire, certes, mais précisément qu'on écrit parce qu'on ne le dit pas » (1986 : 138). En retenant cette distinction, de nombreux théoriciens ont suivi la pente de l'opinion courante et réservé le mot *texte* au domaine de l'écrit et le mot *discours* au domaine de l'oral : « Cet affranchissement de l'écriture, qui la met à la place de la parole est l'acte de naissance du texte » (*Ibid*). La tradition textologique ne dit pas autre chose : « Il n'existe pas de texte sans inscription » (Laufer 1989 : 11). C'est la position de nombreux linguistes. Ainsi Berrendonner qui, au début de *Grammaire de la période*, pose que « le fait linguistique premier, c'est qu'il se tient des interactions verbales » et qui nomme *discours* « l'ensemble des matériaux sémiotiques mis en œuvre par les partenaires d'une telle interaction » (2012 : 21). En conséquence, il réserve le nom de *textes* aux « enregistrements graphiques ou acoustiques de séquences verbales énoncées » et, dans cette perspective, le *texte* n'est qu'un avatar dégradé du *discours*, la « simple trace instrumentale, souvent grossière, en tout cas fragmentaire et discontinue, des organisations discursives » (2012 : 21).
- 5 Pour penser l'unité de la langue, il est impossible de limiter la langue écrite au transcodage de la langue orale et de réduire le texte au transcodage-inscription de ce qui serait le discours. Aux définitions qui laissent entendre que – comme le textiel – *l'oral ne ferait pas texte*, on peut objecter que, du point de vue du liage des clauses en périodes ou phrases typographiques, il n'y a guère de différence entre un proverbe oral et un proverbe écrit, entre un slogan politique ou publicitaire écrit et un slogan politique ou publicitaire oral. Très contraints formellement, ces genres discursifs communs à l'écrit et à l'oral diffèrent par la matérialité de leur énonciation que la théorie doit prendre en compte : les ressources sonores et accentuelles de l'oral et celles de la spatialité (typo)graphique du canal visuel. Ils relèvent certes de deux régimes distincts d'usage de la langue, mais ils *font texte*, l'un autant que l'autre et l'on peut dire, avec un spécialiste des traditions orales comme Zumthor, que : « Du point de vue linguistique, oral ou écrit, un texte reste un texte, du ressort des méthodes critiques (quelles qu'elles soient) dont il est, comme texte, par définition, l'objet. Il

comporte nécessairement des marques de ce statut [...] » (1983 : 125). Je pense que cette affirmation peut être étendue au textiel.

- 6 La question du « natif » traverse les textualités orales polygérées au même titre que les « environnements numériques natifs » dont parlent les coordinatrices du présent volume. Les travaux de Cislaru & Olive ont montré que les linguistes de l'écrit étaient capables de traiter les processus de textualisation dans l'état « natif » des processus de production, en travaillant, eux aussi, sur des « données écologiques, enregistrées dans le cadre habituel de production des scripteurs » (2018 : 16). Les avancées considérables de la génétique des manuscrits et de la génétique de l'imprimé offrent un autre terrain de description et de théorisation des processus de textualisation en genèse.

- 7 Le bilan des sciences du texte dressé dans l'introduction et les quatre « blocages » évoqués ne me paraissent pas rendre compte de l'état actuel des réflexions épistémologiques développées dans plusieurs disciplines. La métaphore du tissu et du tissage, qui est convoquée dans presque toutes les définitions du texte (en latin, *textus* est le participe passé de *texo* : *ce qui est tissé*), induit une conception du texte centrée sur la fixité et la complétude. Ces connotations ne correspondent pourtant pas du tout à la réalité de la circulation des textes dans les traditions antiques, comme le montre Ute Heidmann, à propos des récritures des mythes gréco-latins et du « dialogisme interne à la culture hellène » qui n'a d'égal que la virtuosité intertextuelle et interculturelle des écrivains latins (Heidmann 2015 : 15-34). Vers la fin du XX^e siècle, une approche de la littérature comme mise en variation des textes et de la langue a été engagée par des chercheurs aussi différents que les médiévistes Paul Zumthor, avec le concept de *mouvance textuelle* (1983), et Bernard Cerquiglini, avec sa *variance textuelle* (1989) ; par des linguistes sémioticiens comme Cesare Segre, avec sa *critique des variantes* (1995), et Jean Peytard (1993), avec sa sémiotique de *l'altération* (au sens de devenir autre du texte) ; par des spécialistes de l'histoire du livre et de l'édition comme Roger Chartier, avec ses travaux sur la *mobilité textuelle* (2014), et Robert Darnton, pour qui « La stabilité textuelle n'a jamais existé » (2011 : 97) ; par un linguiste et traducteur comme Henri Meschonnic, avec son concept de *bougé du texte*, qui aboutit à cette idée forte, plus générale : « Ainsi une traduction n'est-elle qu'un moment d'un texte en mouvement. Elle est même l'image qu'il n'est jamais fini. Elle ne saurait l'immobiliser » (1999 : 342). Ces avancées critiques ont influencé la philologie textuelle et discursive de Delphine Denis, dont l'« effort de généralisation épistémologique » suppose « une pensée de la variation constitutive du texte littéraire, à rebours d'une entreprise de réduction de sa diversité, une attention aigüe portée aux supports de publication et à leurs effets de lecture, ainsi qu'au medium linguistique (qu'il s'agisse des états de langue ou des formes stylistiques [...]) » (2011 : 45-47). La synthèse effectuée par Anne Herschberg Pierrot entre la critique génétique et la stylistique (2005 & 2007) va dans le même sens. Dans un essai de synthèse (*Souvent textes varient*, Adam 2018a) qui va de la génétique à la traduction, en passant par la réécriture intra et intertextuelle, ainsi que l'histoire du livre et de l'édition, je parle d'un changement de paradigme des sciences et disciplines du (faire) texte.

- 8 Mes travaux de linguistique textuelle proprement dite ont certes été consacrés à l'étude techniques des différents paliers de textualisation et plan d'analyse : plans d'analyse *phrastique* / *périodique* et *inter-phrastique* / *inter-périodique*, correspondant au palier micro-textuel de structuration ; plans *trans-phrastique* / *trans-périodique*, correspondant, d'une part, au palier méso-textuel des paragraphes (Adam 2018b) et des

séquences (Adam 2017), et, d'autre part, au palier macro-textuel du pértexte et des plans de textes. Ces opérations de textualisation n'ont aucune raison d'être (dis)qualifiées de « traditionnelles » car rien ne prouve, à ce jour, que les modules d'écriture du textiel échappent à ces opérations dont le fonctionnement a été examiné dans le cadre de corpus mixtes particulièrement complexes comme les icono-textes publicitaires (Adam & Bonhomme 2012), les hyperstructures journalistiques (Adam & Lugin 2000 & 2006) et les genres du conseil et de l'incitation à l'action (recettes, guides de montage, de voyage etc. Adam 2017 : 259-305).

- 9 Il est évident qu'aujourd'hui plus encore qu'hier – et les contributions ici réunies le confirment très largement –, la question du faire texte doit être étendue à l'ensemble des **formes de textualité** qui découlent des **régimes médiologiques de base** que sont l'*oral*, le *scriptural* (manuscrit et imprimé) et le *numérique*. À ces trois régimes distingués par Maingueneau (2014 : 85), il faut ajouter un régime iconique qui participe largement aux diverses formes de textualisation des trois autres régimes. Ces quatre régimes sémio-médiologiques déterminent des formes de textualité à la fois différentes et entrecroisées. Le codage numérique possède certes une propriété particulière : « toutes les inscriptions, quelles qu'elles soient, sont susceptibles de faire l'objet d'un encodage fondé sur la binarité (0/1) et régi par des algorithmes, tandis que les supports de réception déclinent un modèle de base – un écran doublé d'une sortie son – qui permet de recevoir sur le même appareil des textes, des images et des sons » (Vouilloux 2017 : §8). Tout i-Phone ou i-Pad réunit ainsi les régimes médiologiques de l'écrit et de la parole, de l'image fixe et mobile, de la navigation internet, de l'écriture numérique.
- 10 Nous devons donc travailler à une définition du texte qui rende compte non seulement des formes textuelles propres à l'écrit et propres à l'oral, mais aussi de l'insertion de modules iconiques aussi bien dans l'écrit (icono-textes) que comme composants de certaines interactions orales (supports iconiques accompagnant une conférence, un cours ou une émission télévisée) ; une définition qui rende compte de la façon dont le textiel gère les régimes sémio-médiologiques. Comment séparer radicalement *texte* et *textiel* alors que les pages des journaux (en particulier les *Unes*), les pages des magazines, des manuels et des encyclopédies présentent de plus en plus de ressemblances avec les dispositifs fragmentés des écrans numériques ? L'invitation à cliquer semble générale, même quand le geste consiste seulement à tourner les pages pour atteindre le texte ou le dossier recherché. Versions électroniques et papier des journaux et magazines s'entrecroisent et échangent leurs formes plurisémiotiques de manipulation : hyperliens, fenêtres, code QR, code barre, etc.
- 11 Un peu paradoxalement, l'écrit est plus que jamais présent : « Sur internet, il y a surtout du texte, et le web est majoritairement *scriptural* [...]. L'activité principale en ligne est l'écriture. L'internaute est celui qui écrit [...] » (Paveau 2015 : 337). Ce que Ruffel dit autrement : « Jamais le royaume de l'écrit n'a été aussi étendu, jamais l'idée de publication aussi plurielle. Il n'est pas un jour sans qu'une grande partie de l'humanité ne publie un ou plusieurs textes : sur un blog, un réseau social ou autre » (2018 : 23). Comme le montre Béatrice Fracchiolla (2019), les médias de communication numérique à distance et, plus largement, les échanges médiés par écran ont entraîné le développement de nouvelles technologies de l'écrit et de l'écriture qui aboutissent à ce qu'elle considère comme une forme de « dématérialisation du contexte » énonciatif (comme dans l'épistolaire en général) dont la conséquence directe est une véritable

« re-textualisation » de l'interaction en cours et la mise en place d'une co-énonciation scripturalement médiée.

- 12 Jack Goody, spécialiste de l'interface entre l'oral et l'écrit, soulignait déjà, en 1987, que les propriétés de l'écriture n'ont pas été abolies par le monde numérique : « il ne les a pas même remplacées. Nous n'avons pas quitté le monde de l'écriture. Aujourd'hui, le monde de l'écriture est beaucoup plus compliqué, c'est tout » (2006 : 82). C'est bien cette complexité nouvelle qui est intéressante et la question qui se pose est celle de l'extension du « c'est tout » de Goody, que je partage !
- 13 En d'autres termes, je pense que le textiel ne renverse pas autant la pensée du texte que l'introduction d'Ingrid Mayeur et Marie-Anne Paveau le soutient. À condition toutefois qu'on se donne une définition du texte qui échappe au graphocentrisme et au phonocentrisme, qui échappe au mythe de l'existence stable et singulière du texte, et à l'oubli des procédures matérielles qui constituent une suite d'énoncé en texte ; une définition qui s'efforce de penser l'ensemble des régimes sémio-médiologiques de textualisation au lieu de les opposer les uns aux autres. Le textiel étant un lieu où s'articulent tous les régimes sémio-médiologiques, il doit bénéficier des acquis des travaux menés sur les autres régimes sémio-médiologiques et, en particulier, sur les régimes mixtes.
- 14 La lecture d'une page imprimée (roman, poème, page de journal, d'encyclopédie ou de manuel scolaire) diffère certes de celle d'une page-écran et de la lecture d'une page web (en F selon Nielsen 2006, discuté par Pernice 2017). Avec la navigation hypertextuelle, la textualité scripturale du codex se transforme, les modalités de lecture changent, l'attention et la mémoire ne sont pas sollicitées de la même manière (Grafton 2015 : 17-32), au point qu'on peut être tenté de parler d'une subversion de la logique textuelle. Au vu de la fragmentation des pages d'écran sur Internet, on a effectivement moins affaire à un texte qu'« à une mosaïque de modules hétérogènes » (Maingueneau 2014 : 81). Il s'agit très précisément de voir comment ces modules – qui exploitent les ressources des régimes sémio-médiologiques, en intégrant de l'écrit, des images fixes ou mobiles et du son – font texte et de décrire les rapports co-textuels qui les relient ou les juxtaposent sans autre but que de détourner l'attention vers un contenu autre (publicitaire le plus souvent).
- 15 Les rubriques classées dans le schéma 1 ne sont là que pour indiquer des directions de travail : il ne s'agit pas de catégories séparées, mais graduellement liées, distinguées pour qu'on les identifie et qu'on ne les oublie pas. Aux deux extrêmes, les régimes de l'oral polygéré et du textiel « en environnement numérique natif » se rejoignent énonciativement et le numérique englobe l'oral, le scriptural et l'iconique, sans pour autant les dissoudre en abolissant les différences de fonctionnement de ces régimes médiologiques.

Schéma 1
RÉGIMES SÉMIO-
MÉDIOLOGIQUES & FORMES DE TEXTUALITÉ

ORAL	T ¹ POLYGÉRÉES	T ^{1.1} Polylogues T ^{1.2} Dialogues		ORALITURES T ⁶ ICONO-TEXTES T ⁷
	T ² MONOGÉRÉES	Monologues	T ^{2.1} improvisés T ^{2.2} mémorisés T ^{2.3} oralisés	
SCRIPTURAL ICONIQUE	T ³ ÉCRITES	T ^{3.1} Manuscrits T ^{3.2} Imprimés T ^{3.3} Édités	HYPERSTRUCTURES TEXTUELLES T ⁵	
NUMÉRIQUE	T ⁴ NUMÉRIQUES	T ^{4.1} Numérisées T ^{4.2} Numériques T ^{4.3} Numériquées		

- 16 Je crois nécessaire de distinguer quatre grandes *formes de textualité* de base (T¹ à T^{4.3}) et trois *formes intermédiaires ou mixtes* (T⁵, T⁶ et T⁷). Les différentes formes de textualité placées au centre du dispositif (T³, T^{4.1}, T^{2.2} et T^{2.3}) sont plus homogènes et les formes de textualité placées à la périphérie sont plus hétérogènes. C'est d'ailleurs là que se rejoignent l'oral polygéré de la conversation (T¹) et la forme extrême des textualités numériques (T^{4.3}) de type forum, blog augmenté de discussions, etc. Le sentiment de complétude – degré de texture – est plus fort dans le cas de l'écrit imprimé et de l'oral monologal planifié que dans les formes polygérées orales (T¹) et numériques (T⁴), beaucoup plus ouvertes, hétérogènes et éclatées tant énonciativement (auteurs multiples) que sémiotiquement (textes graphiques, textes sonores et images mêlés). En introduisant le mot *hypertexte*, Nelson avait pour but de décrire « a body of written or pictorial material interconnected in such a complex way that it could not conveniently be presented or represented on paper » (1965 : 96). L'hypertexte se définit par son caractère non-séquentiel (Nielsen 1990 : 1) et par la nature ouverte des interconnexions et donc des parcours de lecture possibles. Sans chercher à le démontrer ici, je ne pense pas que la description du non-séquentiel échappe aux concepts sur lesquels je fonde ma théorie du texte.

2. Les régimes oraux de textualité

- 17 Au sein de l'oral, il est nécessaire de distinguer les *textes polygérés*, co-construits par plusieurs locuteurs et dont l'unité est souvent problématique, et les *textes monogérés*, énoncés par un orateur unique, dans une situation présente ou à distance (transmission et enregistrement audio ou audio-visuel).
- 18 La complétude des mouvements textuels apparaît comme graduellement plus forte en T² (sans exclure le monologue délirant) qu'en T¹⁻² (malgré le contrôle exercé par le modérateur d'un débat ou par celui qui mène un entretien) et beaucoup plus difficile à co-gérer en T¹⁻¹.

2.1. Textualités orales polygérées : le texte conversationnel (T1)

- 19 Les textualités orales polygérées correspondent à la fois aux *dialogues* et aux *multilogues* ou *polylogues* engageant plus de deux participants. Dans les deux cas, les intervenants successifs sont engagés dans la co-construction d'un texte-en-interaction :
- [...] deux (ou plus) interlocuteurs/interlocutrices [...] *co-construisent* une sorte de « texte » bricolé *on line*, en s'interrompant sans cesse, en ajustant au coup par coup leurs comportements mutuels, et en *négociant* tout au long du déroulement de l'interaction les divers aspects de son fonctionnement (son ouverture et sa clôture, l'alternance des tours de parole, les thèmes traités, les signes manipulés, les interprétations effectuées, les opinions énoncées, les identités affichées, les « places » et les rôles revendiqués...). (Kerbrat-Orecchioni 2015 : 29)
- 20 Toutefois, il ne faut pas oublier la mise en garde de Maingueneau : « Dans l'oralité conversationnelle ordinaire, les partenaires ne peuvent pas appréhender comme texte, globalement et de l'extérieur, l'activité de parole dans laquelle ils sont engagés » (2014b : 85). La gestion *en flux* (à l'écrit comme à l'oral) ne favorise pas l'élaboration d'une textualité unifiée, mais les formes éclatées de textualité (orales ou numériques) n'en sont pas moins des textes, au sens d'unités communicatives significatives.
- 21 Les spécialistes s'accordent à définir le *texte conversationnel* comme une structure hiérarchisée de séquences et de tours de parole : « For conversation analysts, therefore, it is sequences and turns within sequences, rather than isolated sentences or utterances, that have become the primary units of analysis » (Atkinson & Heritage 1984 : 5). Le *texte conversationnel* est constitué d'une suite de séquences articulées en sous-ensembles topiques qui sont l'objet de *jugements de complétude* : « La complétude textuelle d'une longue prise de parole se distingue de celle de la séquence au sein de laquelle cette prise de parole s'inscrit, voire de l'ensemble de la rencontre à laquelle elle participe » (Burger & Jacquin 2015 : 278). La perception d'un point de complétude potentielle, syntaxiquement et prosodiquement marquée, favorise le changement de locuteur en mettant un terme à un tour de parole.

2.2. Textualités orales monogérées (T²)

- 22 On peut distinguer trois sortes de textualités orales monogérées : une forme *improvisée* et deux formes *planifiées* :
- 23 • T^{2.1} *Les monologues improvisés*. Il s'agit très souvent d'interventions plus ou moins longues, qui peuvent prendre la forme de l'insertion d'un récit ou de l'exposé d'un point de vue dans une conversation.
- 24 • T^{2.2} *Les monologues récités, performances résultant d'un apprentissage et d'une transmission orale*. Contes des traditions orales, récits mythologiques archaïques et des sociétés tribales, chansons, proverbes, devinettes, adages, épopées et généalogies des traditions africaines, etc., sont autant de textes transmis de façon orale. Cette performance tolère mal les hésitations, corrections, « grattage » et « repentir » (Zumthor 1983 : 126) qui caractérisent le monologue improvisé et la parole orale en général (T^{2.1}).
- 25 • T^{2.3} *Textes oralisés* prenant appui sur une préparation écrite antérieure. Ce troisième cas correspond aux *productions les plus formelles et fortement ritualisées*. Ces formes d'oralisations d'un écrit rapprochent T^{2.3} de T³, au point qu'il est nécessaire d'envisager le cas des textualités mixtes, mêlant explicitement l'oral et l'écrit.

2.3. À la jonction des textualités orales et scripturales : les oralitures (T⁶)

- 26 Les mot-valise *orature* (Dor 1982 ; Bowao & Rahman 2014) et *oraliture* (Chamoiseau 1997 : 255) soulignent l'intrication de *l'oralité* et de *l'écriture* dans les formes textuelles qui remettent en cause l'opposition radicale des deux pôles. Deux cas doivent être considérés. La *présence d'oral dans l'écrit*, comme dans le style oralisé littéraire (Meizoz 2001, Philippe & Piat 2009, Mahrer 2017), le dialogue romanesque, théâtral et cinématographique, l'écriture sms, etc. (T^{6.1}). À cette manifestation de l'oral dans l'écrit correspond, en miroir, la présence de l'écrit dans l'oral (T^{6.2}). Dans le cas du cours ou de la conférence accompagnée d'un diaporama, le texte mêle un *écrit projeté à un oral prononcé*, qui non seulement coexistent, mais construisent conjointement un texte hétérogène. Cette combinaison est active à la production (l'oral prenant plus ou moins appui sur un écrit précédemment élaboré) comme à la réception (l'écoute et la lecture sont menées conjointement, d'où un appui certes, mais aussi une concurrence sémiologique et cognitive) :

Le diaporama présente un écrit qui, ontologiquement, précède l'oral mais qui, au moment de l'énonciation, l'accompagne et le complète. Le discours oral ne peut manquer de s'articuler à l'écrit du diaporama, et l'on peut analyser comme des ajustements à cet écrit un certain nombre de reformulations paraphrastiques orales qui soit aboutissent à réénoncer en partie ce qui est déjà sur la diapositive, soit au contraire évitent cette répétition. (Doquet 2017 : §36)

- 27 Les dialogues écrits littéraires (dialogue de discours direct, indirect, indirect libre et narrativisé), philosophiques (dialogue philosophique) et journalistiques (discours rapporté de personnes, genre de l'interview réécrit pour être publié) sont, bien sûr, des formes scripturales de textualisation, en dépit de leur plus ou moins grande proximité avec T^{1.2}.

3. Les régimes scripturaux de textualité

3.1. Textualités écrites au sens étroit (T³)

- 28 La catégorie des textes écrits comprend un vaste ensemble de textes manuscrits (T^{3.1}) : de la note-liste de courses, des notes de cours et de la correspondance manuscrite, au graffiti sur un mur et au brouillon d'un écrivain. La question de la textualité des brouillons préparatoires des écrivains est au cœur des recherches génétiques (Mahrer 2009, Mahrer & Nicollier Saraillon 2015). Le cas des manuscrits établis par des copistes, du Moyen âge à l'Âge classique, est un peu à part puisqu'il ne s'agit pas de textes autographes et qu'ils peuvent être accompagnés d'enluminures et même de commentaires. Le passage du manuscrit (T^{3.1}) au tapuscrit, tapé à la machine à écrire ou imprimé (T^{3.2}), voire numérisé (T^{4.1}), est intéressant car il implique un outil technique de remplacement de la main, voire l'intervention d'autres acteurs, en particulier dans le cas de l'impression et de l'édition (T^{3.3}). En passant du manuscrit au livre ou à l'article imprimé dans une revue, un journal ou un magazine, voire au texte projeté sur un écran (prompteur ou diapositive), tout un travail de mise en forme typographique, rendu possible par des traitements de textes de plus en plus sophistiqués et accessibles, transforme le contenu linguistique premier des énoncés. Le texte écrit est aussi une

image graphique qui se déploie dans un « espace graphique » (Anis 1995) ou « aire scripturale » (Peytard 1982 : 120-123). La page, la double page et la diapositive-écran sont des unités soumises à une lecture linéaire et tabulaire, et elles diffèrent sur ce point du rouleau antique et du défilement sur écran d'un texte numérisé (T^{4.1}) : la numérotation des paragraphes est la conséquence de la disparition de l'unité page.

3.2. Les iconotextes (T⁷)

- 29 Le régime médiologique de l'image est difficilement séparable des trois autres régimes, avec lesquels il se combine pour faire texte. Un très grand nombre de productions scripturales sont, en effet, accompagnées d'illustrations, enluminures, vignettes, images, photographiques, schémas, et infographies (qui mêlent le verbal, le dessin et la couleur). Le champ littéraire ne manque pas de textes mêlant le verbal et des dessins (*Le Petit prince* de Saint-Exupéry) ou des images photographiques (*Nadja* de Breton), ou susceptibles d'une double vie, comme texte seul et comme iconotexte : c'est le cas de *Lettera amorosa* de Char illustré par Braque, mais aussi des *Contes* de Perrault illustrés par Doré pour les éditions Hetzel. N'importe quelle fable de La Fontaine est un bon exemple d'un plan de texte génériquement déterminé et intégrant une illustration en forme de vignette : 1. Indication numérique de la place de la fable dans le recueil, 2. Vignette, 3. Titre, 4. Récit enchâssant du dialogue (discours direct, indirect et indirect libre), 5. Morale. Un dispositif semblable se retrouve dans l'édition originale (1697) des huit contes en prose de Charles Perrault : 1. Vignette 2. Titre, 3. Sous-titre générique (sauf pour le 3^{ème} conte), 4. Récit en prose (comprenant 50% de dialogue), 5. Frise ou cul de lampe, 6. Moralité(s) en vers, 7. Cul de lampe ou blanc.
- 30 Bien que le concept d'*iconotexte* ait été forgé pour un type d'écrits littéraires et les livres ou albums illustrés (Montandon 1990), il gagne à être étendu à tous les cas de combinaison du verbal et de l'iconique. C'est particulièrement évident dans les affiches publicitaires, dans la conférence et la propagande politique, dans les journaux et magazines (photographies et dessins légendés), les sites en ligne, la moindre recette ou fiche de cuisine, les guides de voyage, d'alpinisme ou de randonnée, sans parler du cas de la carte postale, mais aussi de la bande dessinée et du photo-roman.
- 31 Le plan préformaté des placards publicitaires publiés dans la presse écrite ou en affichage urbain associe plusieurs modules :
- 32 • Trois modules verbaux : un *slogan d'accroche*, un *slogan d'assise et/ou de marque* et un *rédactionnel*, auxquels il faut ajouter, pour certains produits (comme le tabac et l'alcool), une mention légale d'avertissement.
- 33 • Deux modules iconiques : une *image d'accroche* (photographique ou dessinée) créant un contexte ou monde référentiel et une *image du produit* (souvent photographique), fortement référentielle et dénotative (souvent placée en bas à droite).
- 34 • Deux modules mixtes : un *logo* et le *nom de la marque* dans lesquels le verbal est typographiquement souvent fortement iconisé.
- 35 Ces modules forment un répertoire de parties complémentaires (le verbal guide la lecture de l'image et l'image présente un contexte descriptif qui oriente la lecture du verbal) et facultatives que chaque icono-texte publicitaire distribue de façon plus ou moins originale.

- 36 Parmi les grandes tendances d'évolution de la presse, le développement de la part visuelle des journaux et des magazines est manifeste, au point que le texte journalistique est la somme de l'écriture (articles), de la composition (péritexte), de la *photographie*, du dessin (sur *le dessin de presse* voir Moirand 2015) et de *l'infographie* (Mouriquand 1997 : 24-25), qui regroupe toutes les images fabriquées par le biais de l'outil informatique : cartes géographiques, imagerie virtuelle, schémas, graphiques, tableaux, diagrammes ; images parsemées d'écrit et servant également de support à l'oral.

3.3. Entre scriptural et numérique : les hyperstructures textuelles (T5)

- 37 L'hyperstructure textuelle est une unité d'écriture et de lecture théorisée, au point de départ, dans le champ journalistique (Grosse et Seibold 1996, Adam & Lugrin 2006). Entre le *journal* et le *magazine*, unités macro-textuelles supérieures de structuration de l'information (avec leurs *cahiers* et leurs *rubriques*) et *l'article*, unité textuelle inférieure de structuration (simple brève, article avec son péritexte ou article accompagné d'une photo avec légende référentielle laconique), il est nécessaire de considérer un niveau intermédiaire et facultatif : le *dossier* (au nombre de pages et de co-textes non défini, pouvant même devenir un cahier autonome) et *l'hyperstructure textuelle* (hyperstructure élémentaire sur une demi-page, ou complexe sur une ou deux pages, associant plusieurs articles (article principal ou hyper-article et articles complémentaires) et une ou plusieurs infographies et/ou photographies avec légende plus ou moins développée).
- 38 Ces textes, qui portent sur un même événement médiatique, sont généralement unifiés par un grand titre (accompagné souvent d'un sous-titre assez étendu pour être considéré comme un chapeau) et par un cadre qui délimite le périmètre de l'hyperstructure. Les textes-articles réunis peuvent être signés par un seul journaliste (*éclatement* d'un texte jugé trop long et distinction des genres) ou par plusieurs journalistes (*regroupement* de textes de genres différents). Les articles secondaires sont généralement distribués autour de l'article principal et séparés de ce dernier par leur propre péritexte (au moins un titre et une signature), des filets et parfois un fond coloré. Ainsi dans cet exemple :

- 39 Ces regroupements de textes, accompagnés très souvent par des iconotextes photographiques et/ou infographiques, se retrouvent dans d'autres pratiques discursives, comme les manuels d'enseignement, les encyclopédies, les topo-guides d'alpinisme, d'escalade et de randonnée, les fiches instructionnelles en général (recettes de cuisine, par exemple). On a ainsi assisté au développement de genres d'hyperstructures spécifiques, comme *l'hyperstructure sportive* (dans les pages-rubriques « Sports » des journaux et de la presse spécialisée) et surtout *l'hyperstructure scientifique* (Adam & Lugrin 2000) présente dans les pages à volonté didactique et plus largement les pages « Sciences » qui se sont multipliées dans la presse.

4. Les régimes numériques de textualité (T4)

- 40 Le précédent type de textualisation a mis en évidence « une tendance générale de la presse à favoriser une lecture parcellaire et visuelle de l'information, à l'instar d'Internet » (Lugrin 2000 : 87). Le multimédia favorise une écriture et une lecture non linéaires (Lugrin 2000 : 91 parle d'écriture et de lecture « fractales »). La lecture devient navigation à l'intérieur d'un *hypertexte* structuré en réseau et permettant, par définition, de multiples parcours : « L'hypertexte, contrairement au livre, se pense comme une somme non séquentielle d'informations, somme qui rend possible de multiples parcours de consultation » (Cormerais & Milon 1998 : 78). Comme le dit Nielsen : « Hypertext is nonsequential. There is no single order that determines the sequence in which the text is to be read » (1990 : 1).
- 41 On retrouve les deux fonctionnements mentionnés à propos des hyperstructures textuelles (Lugrin 2000 : 91) : *l'éclatement* de *l'écriture multimédia* par segmentation se manifeste au niveau de l'écran et par les liens à l'intérieur même d'un site. Quant au *regroupement*, il est la conséquence du vivier encyclopédique de connaissances que représente Internet, du développement exponentiel des pages Web et des liens avec d'autres sites qui peuvent être ouverts potentiellement sans limites. Cette navigation est toutefois déterminée par le codage du texte, par les liens préétablis, par les logiciels et les algorithmes qui orientent les choix de l'utilisateur-lecteur, beaucoup moins libre qu'il ne le croit.

- 42 Un document hypertextuel ne se présente pas comme une totalité textuelle avec début et fin stables, mais comme un assemblage de textes écrits, d'images et d'enregistrements sonores connectés par des liens électroniques (Slatin 1991 : 56). C'est le parcours de l'internaute, sa navigation propre, qui fait texte : le lecteur fabrique le texte qu'il lit (Nielsen 1990 : 2 ; Maingueneau 2014 : 86). La navigation hypertextuelle est rendue possible par les liens écrits ou iconiques qui renvoient à du texte ou à un enregistrement sonore, ou audio-visuel, ou à un document iconique (image, dessin, infographie, film). Ces liens (L1, L2, etc.) peuvent avoir été prévus par l'auteur de l'hypertexte, mais l'interrogation de tel ou tel point d'un des textes rencontrés peut très bien être décidée par le lecteur lui-même, qui passe alors par un lien de type URL ou par un moteur de recherche qui lui permet d'accéder à telle ou telle information. La linéarité séquentielle est alors emportée par l'attraction du réseau.
- 43 Le textiel pousse à leurs limites les possibles textuels imaginés, dès 1967, par Raymond Queneau dans *Un Conte à votre façon* (récit hypertextuel de l'« Histoire des trois alertes petits pois »), prolongés par les livres interactifs dans lesquels le déroulement de l'histoire dépend des choix opérés par le lecteur (*gamebook* ou *Livres dont vous êtes le héros*) : chaque parcours de lecture aboutit à un des textes rendus possibles par la souplesse combinatoire des fragments.
- 44 À la suite de Paveau (2015 : 348), on peut distinguer trois types de textualités numériques qui correspondent aux différentes conceptions du texte issues des phases successives de développement du web (De Angelis 2018 : 462-463) : les *textes numérisés*, les *textes numériques* proprement dits et les *textes numériqués*. Ces distinctions permettent d'aborder la variété des contenus hébergés par le médium Internet : textes, sites multimédias, banques de données, réseaux sociaux.
- 45 • Dans le « web statique » (Web 1.0), les textes écrits passent d'un support manuscrit, tapuscrit ou imprimé sur papier à un support électronique, par l'intermédiaire d'un logiciel ou en étant scannés et mis ou non en ligne. Reproduisant le modèle du texte-livre et de la culture imprimée (T³), l'écriture de ces textes *numérisés* (T^{4.1}) est très proche de celle du support papier. Une fois numérisé, le texte offre toutefois une certaine liberté de navigation, à partir de la fonction « Rechercher ». L'intégration d'éléments paratextuels et intertextuels dans l'intra-texte est facilitée, sans parler de la grande rapidité d'accès à des documents (textes, images, sons) qui résulte de la dématérialisation d'une véritable bibliothèque virtuelle.
- 46 • Dans la phase du « web dynamique » et du *texte numérique* (T^{4.2}). Comme le montre De Angelis (2018 : 462), le contenu des pages change selon la demande des usagers et selon l'interaction établie entre le visiteur, formulant la demande, et le serveur, traitant cette demande. Les modules du textiel deviennent de plus en plus brefs et sont de plus en plus inter-connectés.
- 47 Les caractéristiques des hyperstructures textuelles (T⁵) se retrouvent, bien sûr, dans les textes numériques qui, à la différence des hyperstructures, comportent des liens externes vers d'autres textes, intégrant eux-mêmes des liens, et ceci potentiellement à l'infini. Cette ouverture du texte se double d'un éclatement de la surface de la page-écran en informations parallèles et publicitaires, plus ou moins en rapport avec la page-texte (comme la page de journal reproduite plus haut comporte un module de publicité politique en bas à droite, sans rapport avec l'information sur laquelle porte l'hyperstructure textuelle). D'où une très grande hétérogénéité, une lecture éclatée de textes souvent très brefs et d'images, et une diffraction de l'attention. La lecture de

pictogrammes – les smileys l'emportant sur la verbalisation des émotions –, d'images et de vidéos remplace la lecture de documents écrits dépassant la limite des 140/180 caractères.

- 48 • Les *textes numériques* (T^{4.3}) produits nativement en ligne sont l'objet du présent numéro de *Corela*. Outre sa délinéarisation, « le texte numérique présente des traits d'augmentation énonciative, de technogénéricité et de plurisémiotité » (Paveau 2015 : 349). Les textes numériques ressemblent, dans une étonnante boucle temporelle, aux textes médiévaux retouchés par les copistes et autres récitants. Comme l'a montré Zumthor (1972 : 41), en fort lien avec l'oralité, le texte médiéval ne s'identifie pas tant à l'objet livre qu'à un objet auditif, fluide et mouvant. L'insertion de la glose et du commentaire dans un texte ouvert se retrouve dans les discussions qui s'insèrent dans un texte en ligne et plus encore lorsqu'il s'agit d'un écrit collaboratif en ligne. Cette instabilité des textes numériques, facilement copiés-coupés-collés, est à l'origine du retour massif du plagiat, conséquence de l'affaiblissement de l'auctorialité comme autorité. La toute-puissance libertaire d'internet permet à chacun de soumettre les textes aux variations et découpages qui étaient le propre des textes anciens : « L'auteur a disparu : reste le sujet de l'énonciation, une instance locutrice intégrée au texte et indissociable de son fonctionnement : "ça parle" » (Zumthor 1972 : 69).

5. Conclusion

- 49 La prise en compte des régimes sémio-médiologiques et des différentes formes de textualité qui en découlent montre que la définition du concept de texte ne peut plus être limitée à l'écrit et qu'elle demande à être modulée pour rendre compte des textiels. Le dépassement du « conservatisme disciplinaire » est possible si l'on parvient, pour reprendre les éléments de l'introduction d'Ingrid Mayeur et de Marie-Anne Paveau, à lever le *verrou épistémologique* de la séparation du texte et du medium et le *verrou disciplinaire* logocentrique. C'est du moins ce que j'ai essayé de faire ici.
- 50 Pour une discipline scientifique fondée sur la description, le *verrou idéologique* n'est pas recevable. Certes la réduction du discours politique aux 140/180 signes de Trump est la manifestation d'une dégradation de la pensée, mais les « petites phrases » et la sloganisation du discours politique n'ont pas attendu Twitter et les réseaux sociaux. Les *fake news* et autres n'ont pas été inventées par la textualité numérique, elles ont seulement été favorisées et ont connu un développement exponentiel. Le codage des images par des pixels discontinus permet la manipulation de ces points indépendants les uns des autres et la production d'indétectables fausses informations visuelles (comme verbales). Les vidéos truquées (*deep fake*) font certes les délices des humoristes, mais surtout des officines de fabrication de *fake news* qui envahissent le web. L'étendue des problèmes posés aux démocraties et à l'exercice de la rationalité ne saurait détourner les chercheurs de tels objets.
- 51 Le cadre ici esquissé depuis un point de vue différent de la plupart des contributions de ce numéro de *Corela* veut seulement être un premier pas en direction des problèmes posés à la théorie du texte par le textiel, un appel en direction de travaux sur corpus. La description linguistique fine et systématique des différents paliers et modules de structuration et des formes textuelles qui relèvent aussi bien du *régime oral*, que du *régime scriptural*, du *régime numérique* et des *régimes mixtes* ne pourra qu'apporter aux

différents domaines des sciences et disciplines du texte et du discours et, plus largement, des sciences de l'information et de la communication.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM Jean-Michel 2014. « Enjeux discursifs de la généricité des textes. Entretien avec Jean-Michel Adam ». Propos recueillis par David Martens & Guillaume Willem, *Interférences littéraires/Littéraire interferences* n°13, Université de Leuven, juin 2014, <http://www.interferenceslitteraires.be/node/352>.
- 2017 [1992]. *Les textes : types et prototypes*, Paris, Armand Colin.
- 2018a. *Souvent textes varient*, Paris, Classiques Garnier.
- 2018b. *Le paragraphe : entre phrases et texte*, Paris, Armand Colin.
- 2019 [2005]. *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, A. Colin.
- ADAM Jean-Michel (éd.) 2015. *Faire texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
- ADAM Jean-Michel & BONHOMME Marc 2012. *L'Argumentation publicitaire*, Paris, Armand Colin.
- ADAM Jean-Michel & LUGRIN Gilles 2000. « L'hyperstructure : un mode privilégié de présentation des événements scientifiques ? », *Carnets du Cediscor* 6, 133-149.
- 2006. « Effacement énonciatif et diffraction co-textuelle de la prise en charge des énoncés dans les hyperstructures journalistiques », *Semen* 22, 127-144.
- ANIS Jacques 1995. « Vers une typologie des espaces graphiques des documents lus et produits par les jeunes en formation professionnelle courte : pour une pédagogie de la "vilisibilité" », *Linx* 6-1, 243-258.
- ATKINSON John Maxwell & HERITAGE John (éds.) 1984. *Structure of Social Action. Studies in Conversation Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press & Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme.
- BERRENDONNER Alain (GROUPE DE FRIBOURG) 2012. *Grammaire de la période*, Berne, Peter Lang.
- BOWAO Charles-Zacharie & RAHMAN Shahid (éds.) 2014. *Entre l'orature et l'écriture, Cahiers de Logique et d'Épistémologie*, <https://www.collegepublications.co.uk/cahiers/?00020>. <halshs-01219618>.
- BURGER Marcel & JACQUIN Jérôme 2015. « La textualisation de l'oral : éléments pour une description de la construction collaborative de la complétude », in *Faire texte*, J.-M. Adam éd., Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 277-318.
- CERQUIGLINI Bernard 1989. *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, Seuil.
- CHAMOISEAU Patrick 1997. *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard.
- CHARTIER Roger 2014. *L'œuvre, l'atelier et la scène : trois études de mobilité textuelle*, Paris, Classiques Garnier.

- CISLARU Georgeta & OLIVE Thierry 2018. *Le processus de textualisation. Analyse des unités linguistiques de performance écrite*, Louvain-la-Neuve, De Boeck.
- CORMERAIS Franck & MILON Alain 1998. « La navigation multimédia et le retour au projet encyclopédique », *Communication et langages* 116, 77-91.
- DARNTON Robert 2011. *Apologie du livre*, Paris, Gallimard.
- DAVALLON Jean, DESPRES-LONNET Marie, JEANNERET Yves, LE MAREC Joëlle & SOUCHIER Emmanuël 2003. *Lire, écrire, récrire : objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information. Mise en ligne le 15 mai 2013 : <http://books.openedition.org/bibpompidou/394>.
- DE ANGELIS Rossana 2018. « Textes et textures numériques. Le passage de la matérialité graphique à la matérialité numérique », *Signata* 9|2018, 459-484.
- DENIS Delphine 2011. « Introduction générale » de Honoré d'Urfé. *L'Astrée*. Première partie, Paris, Champion Classiques.
- DOQUET Claire 2017. « L'oral en appui sur l'écrit : décalages (méta)énonciatifs », *Corela* [en ligne], 15-2|2017, <http://journals.openedition.org/corela/5061> (consulté le 22/11/2018).
- DOR Rémy 1982. *Chants du Toit du monde. Textes d'orature Kirghize*, Paris, Maisonneuve & Larose.
- FRACCHIOLLA Béatrice 2019. « Le décalage contextuel dans les communications médiées par écran : à la croisée de la dématérialisation du contexte et de la re-textualisation des échanges », *Corela* [en ligne], HS-27|2019, <http://journals.openedition.org/corela/7803> (consulté le 22/04/2019).
- GOODY Jack 2006. « La place du livre dans le monde de l'écrit. Entretien entre Jack Goody et Michel Melot », *Pratiques* 131/132, 76-82.
- GRAFTON Anthony 2015. *La Page de l'Antiquité à l'ère du numérique*, Paris, Louvre éditions.
- GROSSE Ernst Ulrich & SEIBOLD Ernst 1996. *Panorama de la presse parisienne*, Frankfurt am Main/Berne, Peter Lang.
- HEIDMANN Ute 2015. « Différencier au lieu d'universaliser. Comparer les façons de (r)écrire des mythes », *Interférences littéraires/Littéraire interferences* 17, 15-34.
- HERSCHBERG PIERROT Anne 2005. *Le style en mouvement. Littérature et art*, Paris, Belin.
- 2007. « Style et genèse des œuvres », *Pratiques* 135/136, 163-176.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine 2015. « De l'analyse de discours à l'analyse des discours », in *L'analyse de discours. Sa place dans les sciences du langage et de la communication*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 27-36.
- LAUFER Roger 1989 (éd.). *Le texte et son inscription*, Paris, CNRS.
- LUGRIN Gilles 2000. « Le mélange des genres dans l'hyperstructure », *Semen* 13, 65-96.
- MAHRER Rudolf 2009. « De la textualité des brouillons. Prolégomènes à un dialogue entre linguistique et génétique des textes », *Modèles linguistique* XXX/59, 50-70.
- 2017. *Phonographie. La représentation écrite de l'oral en français*, Berlin/Boston, Walter de Gruyter.
- MAHRER Rudolf & NICOLLIER SARAILLON Valentine 2015. « Les brouillons font-ils texte ? Le cas des plans pré-rédactionnels de C. F. Ramuz », in *Faire texte*, J.-M. Adam éd., Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 195-275.

MAINGUENEAU Dominique 2014. « Aux limites de la généricité », in *Genres et textes. Déterminations, évolutions, confrontations*, M. Monte & G. Philippe (éds.), Lyon, Presses universitaires de Lyon, 77-88.

MEIZOZ Jérôme 2001. *L'Âge du roman parlant (1919-1939)*, Genève, Droz.

MESCHONNIC Henri 1999. *Poétique du traduire*, Paris, Verdier.

MOIRAND Sophie 2015. « Entre discours, langue et mémoire : une analyse de la communication médiatique comme discours verbal et visuel », in *L'analyse de discours. Sa place dans les sciences du langage et de la communication*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 115-122.

MOURQUAND Jacques 1997. *L'écriture journalistique*, Paris, PUF.

NELSON Ted H. 1965. « Complex Information Processing: a File Structure for the Complex, the Changing and the Indeterminate », in L. Winner (éd.), *ACM/CSC-ER Proceeding of the 1965 20th National Conference*, New York, ACM, 84-100.

NIELSEN Jakob 1990. *Hypertext and Hypermedia*, San Diego, Academic Press.

— 2006. « F-Shaped Pattern For Reading Web Content (original eyetracking research) », 17/04/2006. Nielsen Norman Group (NN/g), <https://www.nngroup.com/articles/f-shaped-pattern-reading-web-content-discovered/> (consulté le 08/01/2019).

PAVEAU Marie-Anne 2015. « Ouverture. En naviguant en écrivant. Réflexions sur les textualités numériques », in *Faire texte*, J.-M. Adam éd., Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 337-353.

PERNICE Kara 2017. « F-Shaped Pattern of Reading on the Web: Misunderstood, But Still Relevant (Even on Mobile) », 12/11/2017. Nielsen Norman Group (NN/g), <https://www.nngroup.com/articles/f-shaped-pattern-reading-web-content-discovered/> (consulté le 08/01/2019).

PEYTARD Jean 1982 (éds.). *Littérature et classe de langue*, Paris, Hatier-Crédif.

— 1993. *Souvent textes varient...*, *Les Cahiers du CRELEF* 36, Université de Franche-Comté.

PHILIPPE Gilles & PIAT Julien (éds.) 2009. *La Langue littéraire*, Paris, Fayard.

RICŒUR Paul 1986. *Du texte à l'action*, Paris, Seuil.

RUFFEL Lionel 2018. « L'imaginaire de la publication. Pour une approche médiatique des littératures contemporaines », *Revue des sciences humaines* 331, 11-24.

SEGRE Cesare 1995. « Critique des variantes et critique génétique », *Genesis* 7, 29-45.

SLATIN John M. 1991. « Composing Hypertext: A Discussion for Writing Teachers », in E. Berk & J. Devlin (éds.), *Hypertext/Hypermedia Handbook*, New York, Intertext Publications, 55-64.

VOUILLOUX Bernard 2017. « Médium(s) et média(s). Le médial et le médiatique », *Fabula / Les colloques, Création, intermédialité, dispositif*, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document4419.php>, page consultée le 15 février 2019. Mis en ligne le 20 mars 2017.

ZUMTHOR Paul 1972. *Essai de poétique médiévale*, Paris, Seuil.

— 1983. *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil.

NOTES

1. Pour une présentation de l'EGF, voir l'article de Dominique Willems : <https://www.cairn.info/revue-travaux-de-linguistique-2011-2-page-109.htm>. La notice « Texte » sera bientôt en ligne.

AUTEUR

JEAN-MICHEL ADAM

Université de Lausanne